

L'HISTOIRE
de la semaine

De l'invasion de l'Irak par les États-Unis, en 2003, la jeune génération garde le souvenir du fracas des bombes, puis du chaos, et de la violence islamiste. Alors que le pays peine à se relever, elle exprime ses désirs de justice et de liberté, comme en 2019, lors d'une révolte inédite matée dans le sang. Et pourtant, malgré les coups, elle n'abdique pas.

IRAK

LA SOIF DE VIVRE DES ENFANTS DE LA GUERRE

ALEXIS EXPOSITO
BAGDAD (IRAK), CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE
REPORTAGE PHOTOS : ALINE DESCHAMPS



Mars 2023, lors de la sixième édition
du Festival du cerf-volant, à Bagdad.
Un moment ludique, symbole de paix,
impensable, il y a encore dix ans.



L'HISTOIRE de la semaine

« **J**e me souviens de tout. J'avais 8 ans. Nous étions dans la maison de mon oncle quand les sirènes se sont déclenchées. Les premiers bombardements ont duré une éternité. J'étais terrifiée », raconte Hayat El Asadi, jeune dentiste, qui vient de fêter ses 28 ans. Cheveux à l'air libre, jogging et chaussures flashy aux pieds, elle sirote un jus à la terrasse d'un café branché du quartier animé de Karrada, à Bagdad, en compagnie d'un ami. « Nous n'avons pas eu d'enfance », conclut-elle.

Le constat est partagé par Diyar Dalal, 27 ans. Il n'avait que 7 ans lorsque les chars américains ont débarqué à Bagdad et une dizaine d'années lorsque les affrontements communautaires ont atteint leur apogée dans la capitale : « Les années qui ont suivi l'invasion ont été les pires. Notre enfance s'est faite dans le chaos. Avec mon petit frère, nous empruntons deux trottoirs différents pour nous rendre à l'école. En cas d'attaque, nos parents ne perdraient pas leurs deux enfants d'un coup. Pour nous, chaque voiture, chaque camion était un danger potentiel », explique-t-il presque machinalement, en référence aux innombrables attaques à la voiture piégée qui ont décimé la population de la capitale. Durant les huit années d'occupation américaine, le conflit a fait près de 120 000 victimes dans le pays, selon l'organisation Iraq Body Count. Entre 2003 et 2023, le bilan s'élèverait à 300 000 morts.

TOURNER LA PAGE D'UN PASSÉ SANGLAN

Sous Saddam Hussein, la population irakienne est déjà rudement éprouvée. D'abord, la guerre Iran-Irak de 1980 à 1988, puis la guerre du Golfe font plusieurs centaines de milliers de victimes, auxquelles s'ajoutent les milliers qui tombent sous la répression et les violences de la dictature. Les conséquences dévastatrices du régime de sanctions imposé au pays ajoutant de la souffrance à la souffrance. Pourtant, même sous le règne despotique du raïs, chacun à Bagdad, la seconde ville du monde arabe, pouvait vaquer librement et profiter d'une ville en pleine activité et propice aux loisirs. L'invasion américaine a rapidement tout balayé. De par sa violence d'abord, puis en ouvrant la voie à une brutale insurrection des loyalistes au président déchu, puis d'al-Qaïda. Le conflit sectaire qui suivra et l'émergence de l'« État islamique », à son apogée entre 2014 et 2017, achèveront d'enfoncer l'Irak dans le chaos. Ainsi privée de son enfance et de son adolescence, c'est toute la génération d'Hayat et de Diyar qui espère désormais pouvoir tourner la page d'un

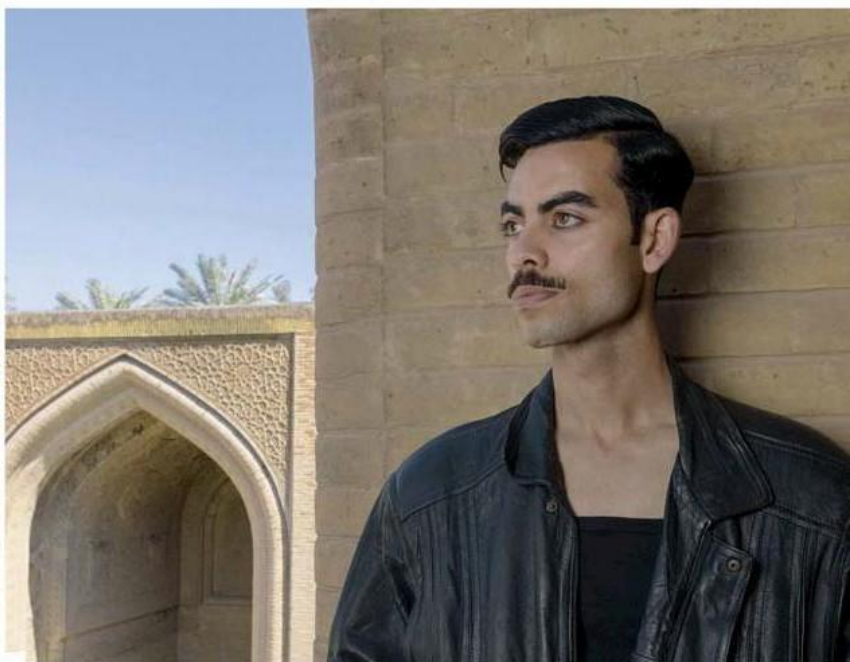


Octobre 2019, place Tahrir, à Bagdad. Les jeunes dénoncent le chômage, la corruption, l'absence de démocratie. Le bilan est terrible : près de 600 morts et 30 000 blessés.



« C'EST NOTRE DEVOIR DE NE PLUS PARLER UNIQUEMENT DU NÉGATIF, DE MONTRER UNE IMAGE PLUS POSITIVE DE L'IRAK. »

RUDHAB AHMED, ACTRICE, 26 ANS



« NOUS NOUS SOMMES BATTUS CAR IL N'Y A NI TRAVAIL NI OPPORTUNITÉS POUR LES JEUNES. MAIS J'AI FAILLI MOURIR. »

MOHAMMED QASSIM, 25 ANS, COMÉDIEN

passé difficile. Aujourd'hui, l'Irak connaît un relatif calme depuis la défaite de l'« État islamique » en 2017. Bagdad grouille à nouveau de cette vie qui l'a caractérisé des siècles durant. Petit à petit, les gens reprennent le goût des choses simples. Ce samedi, un collectif de jeunes Bagdadiens organisait dans le parc Abu-Nawas – nommé d'après le célèbre poète décédé dans la ville vers l'an 815 – la sixième édition de son Festival du cerf-volant. Comme à Kaboul, le jeu est très populaire chez les jeunes Bagdadiens. « Tout le monde a joué au cerf-volant enfant, explique Muhamed Nasser, 26 ans, l'un des organisateurs de l'événement. C'est un symbole de paix. Nous voulions créer quelque chose pour les gens. Il y a dix ou quinze ans, cela n'aurait pas été possible, mais les Irakiens commencent à vouloir s'amuser après toutes ces années difficiles. Nous leur offrons cet espace. »

LE MOUVEMENT TISHREEN MARQUE UNE RUPTURE

Pour cette sixième édition, le parc Abu-Nawas est noir de monde et les familles présentes en nombre. Les bambins font voler leurs cerfs-volants sous le regard bienveillant de leurs parents, les ados déambulent en groupes, débordant d'énergie. Un homme propose des tours de cheval. Les jeunes filles se succèdent sur le dos du canasson. Les stands de nourriture ne désemplissent pas, alors que la foule attend les musiciens qui doivent se produire sur la grande scène montée pour l'occasion, à quelques pas à peine de la statue de l'illustre poète

qui semble apprécier cette parenthèse de calme, après deux décennies agitées.

Malgré ce regain palpable de vie et de culture dans la capitale, le quotidien de cette jeunesse élevée dans la guerre reste extrêmement précaire. « Il n'y a pas de travail pour nous. » disent en chœur les jeunes Irakiens. Le taux de chômage galopant, touchant principalement les jeunes, était l'un des carburants principaux du mouvement de contestation massif lancé en octobre 2019. En outre, les jeunes manifestants réclamaient plus de libertés individuelles et de meilleures perspectives d'avenir, pointant du doigt la corruption généralisée qui gangrène le pays. Le mouvement tishreen (octobre en arabe) était balayé dans un déferlement de violence aveugle par le gouvernement, appuyé par les milices, sans égard pour sa jeunesse, faisant près de 600 morts et 30 000 blessés. « Ces manifestations m'ont énormément changé. Nous nous sommes battus pour des changements, car il n'y a pas de travail ni d'opportunités pour les jeunes. Mais j'ai vécu des moments très difficiles et failli mourir quand un groupe partisan m'a passé à tabac. Heureusement, j'ai réussi à m'enfuir », se rappelle Mohammed Qassim, comédien de 25 ans. Depuis, le mouvement n'a plus osé redescendre dans la rue. Ses idées, pourtant, continuent à habiter les esprits des jeunes Bagdadiens. « Les mentalités ont évolué. En particulier en faveur des femmes. Nous pouvons maintenant faire plus de choses », soutient Sarah, une étudiante en »

L'HISTOIRE de la semaine

» biologie de 20 ans : « Avant tishreen, cela n'aurait pas été possible. Les femmes ne pouvaient pas disposer de l'espace public comme aujourd'hui. Nous sommes plus libres de parler, d'exprimer nos opinions. Mais dans nos familles, le changement est plus lent. Étape par étape nous allons y arriver. » Consciente du chemin qui reste à parcourir, la jeune femme nuance toutefois rapidement son propos : « Disons que 30 % des gens partagent cet état d'esprit. Le reste demeure encore sous l'influence de la société et des partis, mais nous espérons que cela viendra. Qui sait, dans dix ans peut-être que ce café sera géré par une femme ? » D'ici là, Noor, 23 ans, qui sort à peine de sa remise de diplôme de licence de chimie, voit son avenir un peu plus sombrement : « Mon diplôme ? Je vais l'accrocher au mur et aller à la cuisine. »

CONNECTER L'IRAK AU RESTE DU MONDE

Attablé dans un café, Ahmed, 26 ans est beaucoup plus amer sur la situation actuelle. « Le problème vient essentiellement des partis politiques. Ils ne poursuivent que des objectifs qui leur sont propres, quand ils ne sont pas influencés par des puissances étrangères. La plupart sont loyaux à l'Iran, pas à l'Irak, et la population irakienne se retrouve prise au milieu de tout ça, en particulier les jeunes », décrit-il. À quelques mètres, un livreur de repas à moto s'arrête. Il a 21 ans et se prénomme Sagad. Lui aussi a participé aux manifestations, mais depuis, menacé par des militants proches des partis chiïtes, il ne parvient plus à s'imaginer un futur en Irak. « Je déteste ma vie ici. Mon père est mort dans les violences sectaires. Je suis étudiant en administration, mais je travaille en même temps pour pouvoir partir. Je veux aller en Europe, il n'y a pas de futur pour moi ici », estime-t-il. Conscient de la difficulté du voyage et de laisser ses proches derrière lui, il n'hésitera pourtant pas à tout risquer : « Je vais passer par la Russie. C'est un long périple mais je suis prêt à tout. »

De nombreux Irakiens partagent le désarroi de Sagad. D'autres, comme Diyar, veulent toujours croire à un meilleur futur. « Nous avons perdu beaucoup de monde en octobre 2019, mais c'est une source de motivation énorme pour moi pour continuer. Autrement, ils seraient partis pour rien », explique-t-il. Depuis plusieurs années le jeune

« JE DÉTESTE MA VIE. MON PÈRE EST MORT DANS LES VIOLENCES SECTAIRES. IL N'Y A PAS DE FUTUR POUR MOI ICI. »

SAGAD, 21 ANS, LIVREUR



The Gallery, à Bagdad. « Les mentalités évoluent, en particulier pour les femmes. Nous pouvons faire plus de choses », soutient Sarah, étudiante.

homme, qui travaille dans le secteur de l'humanitaire, a lancé avec plusieurs de ses amis une plateforme : l'Iraki Travellers Cafe. Une association qui cherche à promouvoir l'image du pays en connectant les Irakiens avec des touristes étrangers, de plus en plus nombreux à venir le visiter. « Nous cherchons à faire tomber les préjugés sur l'Irak, aussi bien chez nous qu'à l'étranger. Nous avons donc créé cet espace d'échanges culturels afin de connecter l'Irak au monde. Et à notre niveau, nous voyons que cela transforme les gens. Cette ouverture sur le monde pour les Irakiens et pour notre génération, qui a grandi totalement coupée de tout, me rend particulièrement optimiste ».

À l'heure des réseaux sociaux, Internet a profondément modifié la structure de la société irakienne. Désormais en lien avec le reste du monde, la jeunesse aspire à davantage que l'obscurantisme religieux promu par les partis politiques. Les artistes en particulier ont décidé de s'attaquer à ce problème, pour tordre le cou aux idées préconçues. Rudhab Ahmed est, à 26 ans, l'une des actrices irakiennes les plus célèbres du moment. Pourtant, il y a quatre ans, elle aussi défilait sur la place Tahrir pour exhorter les autorités au changement. Désormais, elle essaie d'incarner de son mieux l'Irak tel qu'elle le voit et de le dévoiler au monde. « C'est de notre devoir de montrer une image plus positive de l'Irak. De ne plus parler uniquement du négatif, mais aussi de notre culture et des bonnes choses que nous faisons. » Persuader ses pairs qu'un meilleur futur reste possible serait alors un premier pas pour pousser la jeunesse à prendre son mal en patience. Car, avec 68 % de la population qui ne sont pas encore trentenaires, le rapport de force pourrait finir par rapidement s'inverser. ●

Certains prénoms ont été changés à la demande des intéressés.